

Pièce

« Monique Wittig était une authentique révolutionnaire »

Entretien avec Laure Murat et Wendy Delorme, à l'occasion de la sortie du « Voyage sans fin ». Un joyeux détournement du « Quichotte » de Cervantes où tous les personnages sont des femmes.



Portrait de Monique Wittig (1935-2003), en juillet 1971. (Catherine Deudon/Roger-Viollet)

par [Thomas Stélandre](#), [Libération](#), 15 avril 2022

C'est un long voyage et en quelque sorte l'histoire d'un retour au pays. La romancière et essayiste Monique Wittig, disparue en 2003, est née en 1935 à Dannemarie, dans le Haut-Rhin. Française, elle quitta la France en 1976 à la suite de querelles dans un mouvement féministe dont elle avait connu la créativité des débuts. Aux Etats-Unis, où l'on pouvait entendre que «*les lesbiennes ne sont pas des femmes*», l'attendait [la reconnaissance académique](#) – elle y resta jusqu'à [sa mort, à 67 ans, d'une crise cardiaque](#). Il faudra dix ans à *la Pensée straight*, publié en 1992 outre-Atlantique, pour arriver dans l'Hexagone (en 2001, chez Balland). Mais depuis quelques années, le rythme s'accélère et le retard se rattrape : ses livres sont réédités en poche, un jardin dans le XIV^e arrondissement de Paris a été renommé pour lui rendre hommage, on la cite sur des pancartes dans les manifestations féministes, on la porte en photo sur Instagram, on la porte même en tee-shirt (voir le détournement sérigraphié «*Monike*» signé de la graphiste parisienne Roxanne Maillet : en reprenant le logo de Nike, police et virgule comprises, le vêtement placarde Wittig comme marque de distinction, signe de reconnaissance).

[Le Voyage sans fin est lui-même un joyeux détournement du Don Quichotte de Cervantes](#) où tous les personnages sont des femmes, à commencer par le héros. La pièce, montée en 1985 au théâtre du Rond-Point dans une mise en scène de Wittig et de [sa compagne, l'Américaine Sande Zeig](#) (cette dernière tenait aussi le rôle-titre), connut à l'époque une petite publication en supplément de la revue *Vlasta* (1). Le texte était épuisé de longue date. Comme son autrice, il revient par la grande porte, chez Gallimard, et précédé de deux préfaces, l'une de l'historienne et écrivaine [Laure Murat](#), l'autre de la romancière et performeuse [Wendy Delorme](#). Entretien croisé.

À gauche : Laure Murat, à droite : Wendy Delorme. (Catherine Hélie. Arsène Marquis/Gallimard)



L'Opoponax, les Guérillères, le Corps lesbien... Les titres de Monique Wittig sont tous très marquants. Comment entendre celui-ci, *le Voyage sans fin* ?

Wendy Delorme : Une clé de lecture du titre se trouve à la fin la pièce, quand Quichotte dit : quand bien même je serais la seule à penser comme je pense, il se peut que j'aie raison. Cela veut dire qu'elle va continuer, tout simplement. Sa quête ne s'arrêtera pas.

Laure Murat : Et il s'agit évidemment du féminisme : c'est un voyage « sans fin ». On peut penser que c'est une quête magnifique, comme celle de Quichotte – un voyage sans fin dans la littérature – et, en même temps, entendre l'aspect politique, et donc le pessimisme de ce titre. Cela signifie qu'il n'y a pas d'aboutissement, ce qui est aussi le propre de la révolution. On abuse souvent de ce mot, mais Monique Wittig était authentiquement révolutionnaire.

W.D. : Cette révolution passe par le renversement du genre dans la langue. Car non seulement tout est au féminin et tous les personnages de la pièce sont des femmes, mais Quichotte écrit ses propres livres. Ce n'est pas juste un « hidalgo » qui a lu trop de romans de chevalerie, puisque la mère et la tante se rendent compte que Quichotte est l'autrice de ses histoires – des histoires de femmes, de femmes chevalières et amantes.

L.M. : Le fait que Quichotte écrive ses propres livres illustre bien la reprise en main du destin des femmes : on écrit notre propre histoire, dit Wittig. On ne va pas être écrites par d'autres, en particulier par des hommes.

Monique Wittig parle d'une « refabrication » de *Don Quichotte* plutôt que d'une transposition...

L.M. : En effet. Elle ne féminise pas le Quichotte, elle le recommence. Monique Wittig est quelqu'un d'extrêmement ambitieux intellectuellement : elle veut refonder le monde – c'est très net dans *Brouillon pour un dictionnaire des amantes*. Elle refait l'histoire du point de vue des femmes, en prenant ce point de vue comme universel. Elle veut faire accéder le sujet minoritaire (les femmes et les lesbiennes, même s'il convient de dissocier les deux) à l'universel. Pour cela, il faut repartir des origines, c'est-à-dire fabriquer ses propres mythes. Et l'on reprend tellement tout à zéro qu'il n'y a pas de bibliothèque : c'est nous qui écrivons les livres. C'est la seule condition pour ne pas s'inscrire dans une histoire où les femmes sont des esclaves.

Dans votre préface, Wendy Delorme, vous écrivez : « Il fallait une Quichotte au féminin. » Pourquoi refaire *Don Quichotte* en particulier ?

W.D. : Quand j'écris cela, je veux dire que Quichotte au féminin incarne tout le paradigme de Monique Wittig, parce que Wittig chante les amours lesbiennes et écrit le mouvement féministe. Ce personnage incarne exactement sa geste, comme la geste d'un chevalier : il y a une quête chez elle, celle de renverser le paradigme dominant. Je pense qu'elle parle d'elle dans la pièce.

L.M. : Et il y a la dimension épique, toujours très présente chez Wittig, de *l'Opoponax* à *Virgile, non*, et en particulier dans *les Guérillères*. *Quichotte*, « le » *Quichotte*, c'est en outre le texte absolu pour les écrivains et les écrivaines. C'est la hantise de Flaubert, l'obsession de Borges... Se confronter à *Don Quichotte*, c'est se confronter à l'absolu de la littérature.

Wittig écrit-elle pour le théâtre comme dans ses romans et ses essais ? Que retrouve-t-on ici de sa phrase ?

W.D. : On retrouve des choses des *Guérillères*. Pas dans la bouche de Quichotte d'ailleurs, mais dans celle de la tante, lorsqu'elle lit les livres de Quichotte et énumère les amantes. Il y a une sorte d'écho.

L.M. : Est-ce que j'aurais reconnu Wittig à l'aveugle ? Difficile à dire, elle a écrit des livres très différents les uns des autres. Mais ce qui me frappe, c'est la communauté de ton entre ses ouvrages théoriques et ses œuvres de fiction, auxquels il faut ajouter sa correspondance. Il y a chez elle une honnêteté, une intégrité, comme une basse continue. Il n'y a pas de gras, elle tranche dans le vif. Ces qualités apparaissent dans *le Voyage sans fin*, la même clarté, le même côté incisif. Wittig est cohérente dans sa vie personnelle et politique – ce qui la rend émouvante.

Le Voyage sans fin est une pièce amusante, or on n'imagine pas forcément Monique Wittig comme quelqu'un de très drôle...

W.D. : Parce qu'on connaît surtout *la Pensée straight*, mais Monique Wittig était hyper drôle, comme l'était le début du mouvement féministe. C'était caustique, corrosif. Deux générations avant moi, il y avait un humour fou et on le voit dans les textes de Wittig.

L.M. : Wittig a la réputation d'être une autrice sérieuse, pour ne pas dire austère. Mais elle aussi très drôle – il y a même des passages très comiques dans *l'Opoponax*. Et il y a une question de générations. Je pense à celles et ceux qui ont 25 ans aujourd'hui et se réclament de Wittig. C'est intéressant parce que c'est relativement inattendu, certains de ses livres pouvant être perçus comme difficiles, voire rebutants. Pour découvrir Wittig, *le Voyage sans fin* est la meilleure introduction possible, la plus simple et la plus séduisante. Je conseillerais de commencer par *le Voyage sans fin*, puis de continuer avec *Brouillon pour un dictionnaire des amantes*.

Comment expliquer l'engouement d'une nouvelle génération pour Monique Wittig ?

W.D. : Il y a d'abord eu le travail de fond de Suzette Robichon pour que l'œuvre de Wittig ne soit jamais oubliée. Ce travail sur le devoir de mémoire porte ses fruits. En 2009, le colloque «Lire Monique Wittig aujourd'hui», coordonné par Yannick Chevalier, a permis de faire dialoguer les cercles féministes et les cercles littéraires intéressés par l'aspect post-Nouveau Roman. Je pense aussi que quelque chose s'est passé en 2019 avec les cinquante ans des *Guérillères* à la Maison de la poésie. Sur scène, il y avait trois ou quatre générations de féministes : Suzette Robichon, Anne F. Garéta, Virginie Despentes, Laure Murat, Rebecca Chaillon et des personnes d'une vingtaine d'années. Depuis ce moment, je vois beaucoup Wittig sur les réseaux sociaux. C'est également lié au marché du livre : il y a davantage de place pour les ouvrages féministes. Il y a un public, des clientes. Les avancées politiques se font aussi avec l'économie de marché.

L.M. : Il faut comprendre qu'il y a eu une invisibilisation de Monique Wittig par certaines féministes dites « universalistes ». Celles-ci étaient en désaccord avec sa fameuse phrase « les lesbiennes ne sont pas des femmes » – au sens où les lesbiennes n'acceptent pas le contrat hétérosexuel attaché au mot « femme ». Cette révolution-là, la France n'en a pas voulu, en tout cas une certaine intelligentsia n'en a pas voulu. Ce n'est pas un hasard si Wittig a passé la deuxième partie de sa vie aux Etats-Unis. Elle ne pouvait pas développer son travail en France au milieu des années 70. Sa nécessité de briser les modèles a trouvé une résonance en Amérique. C'est aussi des Etats-Unis que vient l'impulsion du mouvement #MeToo, qui a sans doute joué un rôle dans le *revival* de Monique Wittig. Cet intérêt n'est du reste pas cantonné à la France et aux Etats-Unis : sur le site des études wittigiennes (2), on voit qu'il y a des adaptations théâtrales de ses textes en Italie, en Espagne, en Amérique du Sud...

W.D. : Je crois à l'effet post-Manif pour tous. La génération qui a vécu la Manif pour tous pendant l'adolescence arrive sur les bancs des facs et achète des livres. Or il y a un point sur lequel Wittig n'était absolument pas audible à son époque et qui commence à être entendu, c'est la question de l'hétérosexualité. L'hétérosexualité comme quelque chose qui ne va pas de soi, la remise en cause de l'hétérosexualité comme seul modèle de vie. Et la remise en question du genre : de plus en plus de jeunes se disent non binaires.

L.M. : Ce refus de l'hétérosexualité comme système politique et l'intérêt pour les questions transgenres, c'est évidemment là que Monique Wittig peut être reprise de façon très efficace. Elle n'a jamais cessé de dire ça.

(1) Revue fondée par Suzette Robichon ayant accompagné le mouvement lesbien, diffusée de 1983 à 1985.

(2) etudeswittig.hypotheses.org

Monique Wittig, *le Voyage sans fin*, préfaces de Laure Murat et Wendy Delorme. Gallimard «L'Imaginaire», 120 pp., 8 € (ebook: 7,99 €). En librairie le 21 avril.